

Aurélia Frey
&
Emmelene Landon

Apnée

Aurélia Frey & Emmelene Landon

Apnée

nonpareilles



nonpareilles

Apnée

Aurélia et moi nous baladons sur l'île de Ratonneau, en pleine lumière, à chaque pas des papillons jaunes surgissent des buissons. La blondeur d'Aurélia reflète le soleil. Nous ne nous sommes pas vus depuis un an, peut-être deux. Nous nous retrouvons sur cette île, dans l'empreinte laissée par ses photos, comme quand on ferme les yeux après avoir regardé le soleil. Une tache. Comment mémoriser une tache ? Comment décrire un éblouissement ? Comment garder l'empreinte d'un éblouissement ?

(On arrête de respirer.)

Nous marchons au soleil, dans une mémoire obscure de ses photos. Rien de tel que le noir pour mettre en valeur l'éblouissement. On regarde les photos d'Aurélia, happé, attiré par la lumière. C'est le noir qui reste. Le noir au réveil, quand on essaie de se rappeler d'un rêve. Un souvenir flou d'une importance partie en fumée, ne laissant que la nécessité. L'ombre d'une richesse inouïe d'un vide. Le réveil nous ramène au monde.

(Sans rien retenir.)

Aurélia crée des images au bord de l'évanouissement avec le regard d'un animal. Si Yasujirô Ozu filme à hauteur d'enfant, Aurélia photographie à hauteur d'animal. L'œil anticipe le monde en courant entre deux états. Trajectoires entre les buissons, dans la forêt, d'un point d'eau à un nid mousseux. Elle se dérobe comme un animal, elle se retient, entre le visible et le caché.

(Trouver un coin pour dormir.)

Ce qu'elle révèle dépasse le sujet, déjà tombé dans l'oubli. On s'y accroche en vain. Le passé est devenu poussière et nous passons devant, renvoyés à la disparition de ce que nous avons de plus précieux. Nous passons devant la vision en strates de tous nos états, surtout les plus archaïques. Le tunnel est là. Tomber ou voler.

(Voler.)

Aurélia vole, mais elle a une peur bleue de l'avion. Pourquoi ? L'avion nous déplace. L'avion nous offre cette vue magnifique au dessus de la terre. Mais Aurélia déteste prendre l'avion, qui enferme les passagers comme des sardines en boîte. Pour prendre l'avion, il faut qu'elle sorte de la réalité. Elle pourrait en revanche voler comme la jeune femme devient moineau dans *Bird People* de Pascale Ferran, entre discrétion et la sensation d'être oiseau dans les airs, en criant sa joie. Par désir de voir et de glisser sur les courants. L'avion, c'est elle, Aurélia, qui appréhende le passage physique d'images qui permettent de basculer.

(Basculer.)

Basculer dans la brume de l'enfance. Fugue. Ne rien oser toucher. Arrêt du temps. Peur. Guetter les pas de l'ogre, de l'intrus quand on est soi-même intrus, dans une vie, une autre vie, sa propre vie. Surface rugueuse poussiéreuse souvenir d'un repas impossible au cimetière aire de jeux.

Y rentrer malgré l'interdit, trouver des traces de la présence d'une vie qui n'est plus, regarder les photos qui jonchent le sol, regarder les objets, les toucher, l'envie de les prendre mais les laisser, les photographier pour les extraire de l'oubli, de mon oubli, se demander si la photographie pourra les sauver puis se rendre compte que même l'image n'arrive pas à capter cette sensation, juste la trace banale, les îles, nécessité d'un endroit perdu, le son intraduisible, étouffé mais fort, omniprésent.

(Retour à la case départ.)

Les arbres permettent d'apprécier le réel. Le rapport aux arbres, contrairement aux natures-mortes, agit comme l'appel de ce qui est vivant autour de soi, tout autour, dans la forêt. Chaque morceau de peau a des antennes, on guette le danger, la peau caressée par l'air et les feuilles, chaque feuille sa note.

(Bruissement en sol mineur.)

Certaines activités exigent l'immobilité à un moment donné, prendre une photo ou faire l'amour. L'apnée déclencheur de la photo. Je l'avais deviné : Aurélia bloque sa respiration quand elle appuie sur le déclencheur.

(Comme si elle n'était pas là.)

beaucoup de temps passé à imaginer George Sand dans ses salons, recevant ses amants, à la tombée de la nuit sur son banc, l'imaginer prise dans la tourmente des sentiments. Osciller entre les lettres qu'elle a écrites, ses histoires inventées, ses récits de légendes berrichonnes retranscrites, les vieilles photographies prises d'elle, les images de Nadar et son rapport à l'image. Entremêlement de mots, d'images, de souvenirs qui me replongent dans mes lectures enfantines, ou dans les histoires racontées le soir avant de dormir

(« Ce serait peut-être plus utile, sinon plus vrai, de penser la photographie comme une zone étroite et profonde entre le roman et le film. » Lewis Balz)

Aurélia dans le fort sur l'île Sainte Marguerite, les papillons dans la tête. Elle voulait rater le dernier bateau, rester sur l'île comme un passager clandestin, garder la nuit comme un enfant qui explore le château de Pictordu.

Il fait nuit il fait chien, ces entre-deux dans un état de tension, d'apesanteur, d'oubli au monde, l'odeur après un temps de pluie, l'herbe mouillée, la fraîcheur qui prend au corps, la montée dans une forêt d'automne, les couleurs passées, presque pastels ou monochromes, gravir marcher sans s'arrêter avec l'esprit qui vagabonde, toujours les arbres à la fois protecteurs et menaçants : dualité, impression qu'ils nous parlent, des paysages rêvés ou vécus, transposés.

Un jour j'ai visité un grenier avec une jeune enfant. Son grenier. Elle le connaissait par cœur. Souveraine, elle passait d'un endroit à un autre, d'un objet à un autre. Les objets avaient un double statut : la personne qu'on aime est cette personne-là et l'amour en plus. Un chemin se dédouble à travers la peur.

Oubli
Fond d'une cave où l'on n'est pas descendu depuis longtemps
Trouver
Linoléum: on imagine des êtres surgir des fissures du sol
Apparition
Quasi-apparition
Suspens
Quelque chose va arriver
De dangereux
Vision transformation
D'un homme ou femme en bête
Renifle le bosquet, se traîne au sol
Images furtives qu'on a cru voir
Empreintes rétiniennes
Traces en négatif que laisse la lumière quand tu fermes les yeux





Au départ, cet intense éblouissement. Vous entrez dans un autre monde, saisi par un détail. Retrouvez ce détail partout. Travaillez-le. Impossible de décrire ce détail qui revient sans cesse. Mais *vous sentez bien que c'est un étrange bonheur.*

Inside out back the front upside down through the looking glass

Once you accept you're looking through the looking glass

Veux-tu dire que la réalité est toujours décevante, auquel cas les photos, qui ne rapportent pas tout, sont supérieures ?

Ou que l'on attende trop de la réalité et de toute façon les photos ne peuvent ni la montrer ni montrer ce que l'on en attend ?

Chercher toujours l'impossible : impossible dans le sens où ces paysages ne peuvent pas faire partie de la vie quotidienne, ils sont hors du temps, hors du temps de la vie que l'on mène, ils sont nécessaires pour cela, pour s'extraire, s'éloigner, se retrouver, ils ne peuvent durer qu'un instant, fugaces, ils construisent un sens, un petit chemin.





Capter la réalité, saisir le concret, photographier les gens, très peu pour Aurélia. Seulement ce qui est furtif, comme un rayon de lumière. Tu ne veux pas figer un moment dans une restitution décevante. Tu attends la rencontre. Tu passes des heures devant des tableaux, mais pas devant une photo. Tes photos ? Non plus. Mais le temps de la fabrication t'absorbe, se prolonge. Les palimpsestes. Les accidents avec l'encre pendant le développement donnent envie. Le papier coton. Les apparitions non-contrôlées. Image dans l'image. Extraire l'essence du tableau hors du tableau. Matière. Double matière. Lignes de fuite. Taches de lumière. Ton regard sur la peinture se transforme en photo.

La Ballade de Narayama d'Imamura

La Barque le soir de Vespaas

Le lac de Vassivière en hiver

Un matin glacé sur les paysages de la Creuse

Les îles d'Aran, la tempête et la pluie en continu

À la recherche de ces paysages mouillés,

une respiration retenue.

Aimer la mer rebelle, en danger, menaçante

Troncs d'arbres, fougères tentaculaires

Le col des crêtes en Lozère

Le Cheval de Turin de Tarr,

Le Septième sceau de Bergman,

impossible, photo, encore photo, déception de l'image. Etat, besoin d'un état.

Et Aurélia et moi sommes toujours en plein soleil, en pleine lumière, en pleine rencontre.

(Visible / caché.)

Paris, juin 2014

Emmelene Landon *Aurélia Frey*

Sniff the bush, slide along the ground
Furtive images you thought you'd seen
Retinal imprints
Negative traces left by light when you close your eyes

To start off with, this intense dazzling. Entering another world, taken in by a detail.
Finding that detail everywhere. Working on it. Indescribable detail that keeps on
coming back. But you can feel this strange happiness.

Inside out back the front upside down through the looking glass

Once you accept you're looking through the looking glass

Do you mean that reality is always a disappointment, and photos, since they don't
show everything, are superior?

Or do we ask too much of reality that photos couldn't show anyway, just like they
could never show what we expect from it?

Always seek the impossible: impossible meaning that these landscapes cannot be
part of our everyday life, they are beyond time, the time of our lives, which makes
them necessary for us to climb out, walk away, find ourselves once more, they may
only last an instant, fugacious, they construct meaning, a path.

Catching reality, grasping the concrete and photographing people are not for
you. Only what's furtive, like a ray of light. You don't want to freeze a moment in a
disappointing restitution. You're waiting for an encounter. You spend hours looking
at paintings, but not at photos. Your photos? Not either. But you're absorbed by their
making, and time stretches out without your realizing what's happening. Palimpsests.
Exciting accidents with the ink. Cotton paper. Uncontrolled appearances. Image in
the image. Extracting the essence of a painting from the painting. Texture. Double
texture. Vanishing point. Patches of light. The way you look at paintings is transformed
into a photo.

(The visible / the hidden.)

*La Ballade de Narayama d'Imamura,
La Barque le soir de Vesaas
Le lac de Vassivière en hiver
Un matin glacé sur les paysages de la Creuse,
Les îles d'Aran, la tempête et la pluie en continu
L'île d'Aran désertique,
À la recherche de ces paysages mouillés,
une respiration retenue.
Aimer la mer rebelle, en danger, menaçante.
Troncs d'arbres, fougères tentaculaires
Le col des crêtes en Lozère
Le Cheval de Turin de Tarr,
Le Septième sceau de Bergman,
impossible, photo, encore photo, déception de l'image. Etat, besoin d'un état.*

Aurélia and I are still in the full sun, dreaming of images that exist somewhere else,
past present future, as if they were always there.

(The visible, the hidden.)